

En se réclamant d'Orwell tout au long de l'année 1984,
bon nombre de commémorations,
colloques ou communications savantes,
ont bien des chances de nous convier à un rendez-vous manqué.

Les tenants du catastrophisme technico-politique verront sans doute dans 1984, le livre, une référence désuète : l'allégorie orwellienne jugée un rien poétique en regard de l'hyperréalisme de films comme *The Day After* ou *War games*. Ceci pour la fiction. Ou la floraison, cette année de publications à succès comme les *Atlas Géostratégiques*, les inventaires, argumentés ou pas, de l'arsenal de destruction d'Eurasie et Océanie, jusqu'à la sortie récente, enfin, d'une revue au titre sans détours : *Aujourd'hui la Guerre*. Cela pour l'information.

D'un autre côté, les technocrates pourront à loisir et, présent à l'appui, si l'on peut dire, annuler cette insidieuse exploitation des « virtualités du futur ». L'appel renouvelé de toutes parts aux mutations technologiques, la difficulté de faire une promenade dominicale sans pouvoir éviter un « carrefour des technologies », l'édification bruyante d'un Musée des Sciences et des Techniques, la télévision professeur d'informatique, les intérieurs transformés, la société transparente, le village global et enfin les bambins ravis (la vérité sort de la bouche des enfants). Le tout est bien loin du totalitarisme évoqué par Orwell et appelle à des vœux heureusement contraires. Notons au passage que le pessimisme Orwell fait un sort particulier aux enfants dans 1984, ils sont cruels et délateurs. Mais ne sont-ils pas aussi comme on nous les donne à voir aujourd'hui : en avance sur leurs parents ? Rendez-vous manqué, car dans l'un et l'autre cas, les nouveaux millénaristes comme les prophètes de la technoculture, nous somment d'oublier le passé pour conjuguer en noir et rose, l'avenir.

Hors ce qui est au centre du livre d'Orwell, c'est bien cette disqualification du passé, sa « vaporisation », à l'instar des êtres et des choses. Si le choix du titre du livre repose bien sur l'inversion de la date à laquelle il fut écrit, sa lecture commanderait qu'on se re-présente 1948, comme l'époque où Orwell se trouve à rebours d'un mouvement d'idées qui depuis les années trente, s'est mobilisé, s'est engagé contre l'ennemi unique : le fascisme. Cela au prix d'un aveuglement, voire d'une fascination pour l'URSS. Pendant la « Red Decade », ce qui masque les Procès de Moscou ou le Pacte germano-soviétique, c'est l'attaque hitlérienne contre l'Union soviétique et, partant, l'héroïque combat de l'Armée rouge. C'est aussi au sortir du chaos de la Seconde Guerre mondiale, l'espoir d'une société meilleure. La résistance aux orthodoxies, la quête de la vérité historique, c'est bien là que se tient le rendez-vous avec Orwell en premier lieu : « Dans quelques années, il pourrait être aussi dangereux de faire l'éloge de Staline qu'il l'était naguère de l'attaquer. Mais à mes yeux ce ne serait pas un progrès. On ne gagne rien en apprenant à un perroquet un mot

nouveau. Ce qui est primordial c'est le droit d'imprimer ce qu'on croit être vrai, sans crainte d'avoir à subir de persécution ou de chantage de quelque côté que ce soit » (1).

L'accélération des transformations technologiques n'a pas pour corollaire, contrairement à ce que l'on pense depuis le XVIII^e siècle, l'évolution des sociétés, mais peut entraîner au contraire une certaine crispation au niveau socio-culturel, un certain attachement à la tradition, politique par exemple, et même un certain reflux vers le passé. D'où l'avènement d'une rhétorique des nouvelles technologies et de l'imaginaire qui lui correspond. Pour une grande part, le roman de science-fiction renvoie à un univers paradoxal, jouant sur la coexistence d'un passé historique lointain (renaissance des grands empires, féodalisme, figures de patriarches, tenues d'apparat, code de l'honneur, duels...) avec un environnement hautement technologisé (vaisseaux, écrans, claviers, laser...). Le livre d'Orwell semble, à cet égard, éclairer différemment l'avenir en le plaçant sous le signe de la pénurie.

D'un côté, la description d'un appareillage sophistiqué comme les écrans et le fonctionnement des ministères, de l'autre, les lames de rasoir émoussées, l'alimentation sordide et rationnée, la carence en soins médicaux, les fuites d'eau (2). Sauvés du cataclysme quelques objets sont alors fétichisés et soustraits à la vigilance des télécrans. On pense au presse-papier, au journal intime, au crayon. Ces derniers deviennent alors objets ou faits de résistance, ils témoignent d'un passé que le totalitarisme a pour dessein d'abolir, notamment par la falsification de l'histoire : « Qui contrôle le passé, contrôle l'avenir. Qui contrôle le présent, contrôle le passé ». Dans la devise du Parti unique, en gommant la mémoire et le souvenir, le présent modifie le passé et le pouvoir organise le futur.

Aussi peut-on se réclamer d'Orwell en analysant les mutations technologiques non pas au-delà de ce qu'elles annoncent (ce qui paraît être le sentir le plus battu et le plus incertain), mais en fonction de ce qu'elles font disparaître et de ce qu'elles engagent à oublier.

On objectera que l'époque n'est ni à l'oubli, ni à l'indifférence, et que nous sommes loin du terrible slogan d'Eurasie : « L'ignorance, c'est la force ». L'information abonde en effet, mais dans quel sens ? Celui du vrai ? Du vraisemblable ? L'image impose de montrer ce qui est dit, de le faire voir. Mais qu'en est-il de ce qui ne peut se voir ?

On ne peut manquer ici d'évoquer « l'affaire Faurisson » et son argument de base : la seule condition qui donne autorité de dire que les chambres à gaz ont existé, c'est de dire qu'on les a « réellement vues ». La seule preuve qui fait autorité à dire qu'elles tuaient, c'est d'en être mort. Si les chambres à gaz sont ce que l'on prétend qu'elles soient, seul un témoin mort peut être considéré

comme victime : il n'y a donc pas de chambres à gaz (3). Procédé typique de « vaporisation », de dissimulation, si proche également des métaphores utilisées dans les dossiers nazis et qui renvoient elles-mêmes à la Novlangue : la rafle devient alors « action », les chambres à gaz « établissements de bains » et où l'on n'est jamais massacré mais plutôt, « transféré, réglé ou reconduit ». Ici la force du totalitarisme ne se donne plus à voir dans ce qu'elle accumule, trophées ou butins, mais dans sa capacité à détruire.

Pourtant l'histoire aujourd'hui ne s'est jamais si bien « vendue ». C'est que justement elle passionne : c'est un théâtre des passions, où le vrai est indiscernable du faux. A travers les débats-empoignades, se forge peu à peu l'idée qu'en histoire personne n'a vraiment raison ou tort et que si le livre d'histoire peut se tromper, le livre scientifique ou technique, lui, ne peut le faire. La prospective, se réclamant de la caution des experts et de la simulation, nous introduit dans un univers contre lequel George Orwell nous met en garde, celui de l'illusion réaliste.

De la même manière, peut-on considérer que les mutations liées à l'usage de l'électronique, à la multiplicité des applications de l'informatique dans la vie quotidienne, vont, elles aussi, orchestrer l'oubli de la société de consommation et sans parler de sa disparition totale (la pénurie évoquée plus haut), changer le statut de l'objet industriel ?

L'étude des stratégies publicitaires depuis une vingtaine d'années, nous montrerait probablement assez fidèlement l'évolution qui a accompagné le statut de l'objet. De l'image de l'objet-roi, se suffisant à lui-même pour les consommateurs « gloutons » et « voraces », à l'objet outil d'identification sociale (le cognac-aristo, la bière-prolo) ... La publicité aujourd'hui après avoir flirté avec le leurre et la méthonymie (en même temps qu'elle inspirait directement certains cinéastes comme F.F. Coppola avec *Coup de Cœur* et J. Beineix avec *La lune dans le caniveau*), semble résolue à effacer complètement l'objet dont elle continue d'assurer, cependant, la promotion. Ainsi, le publiciste d'une campagne pour chaussures de luxe, fait réaliser à un artiste peintre une fresque murale, sur laquelle la marque apparaît mais où la chaussure, elle, est à peine visible. De l'aveu du publiciste, la présence de

l'objet est ici « accessoire » (4). Même effet produit par la promotion récente de la VW Polo : la voiture n'est ici qu'un élément parmi d'autres d'un récit-poursuite échelonné. L'effet de montage et de leurre du spot apparaissant sur une image finale en zoom arrière. Le véhicule figure sur le plateau, au milieu des éléments du décor, des acteurs, cerné par les techniciens, la caméra, les projecteurs. Sur cette dernière image, la marque de l'auto s'inscrit à l'écran. Ce qui apparaît donc comme important, c'est plus le climat, le contexte, ou même le support (télévision, espace publicitaire sur le mur) que l'objet en lui-même. La disparition de l'objet prépare ici l'arrivée d'un autre type d'objet, invisible, immatériel comme le sont l'information et la communication.

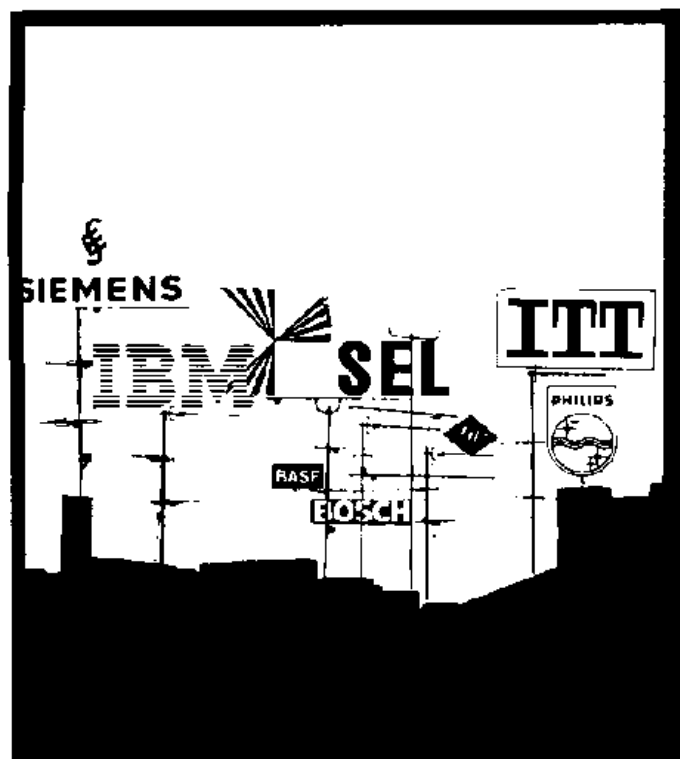
Disparaissant de l'affiche ou de l'écran publicitaires, l'objet fait en même temps son entrée au musée, il bénéficie d'un nouveau type de consécration. L'archéologie industrielle, la conservation du patrimoine et leurs supports se multiplient : éco-musées, exposition de mobilier, d'objets usuels, de machines...

Mais pour qu'il soit exposé, il faut que l'objet nous ait été préalablement confisqué : l'objet de ravissement est un objet ravi. C'est parce qu'il a perdu son statut d'objet, son opérationnalité, qu'il devient objet d'art. Le musée de la bombe à Albuquerque (Nouveau Mexique), nous invite à une promenade édifiante : celle d'une évolution technique, où l'objet apparaît à travers ses mutations, ses améliorations, sur le mode de la conquête ou de l'épopée. Rien ici ne renvoie aux capacités destructrices des engins, rien sur le souffle ni les radiations. On doit attendre pourtant de ce type de musées de la Science et de la Technique, une véritable réflexion et démonstration, de la finalité des objets, de leur histoire, de leur fondement : pourquoi ont-ils été construits, à quelle fin, dans quel contexte ? Il s'agirait en somme comme le dit W. Benjamin de « politiser l'œuvre d'art » (5).

Rendus muets par leur exposition, les objets industriels sont remplacés par des objets invisibles mais qui nous parlent ou nous font parler : ils nous demandent d'attacher nos ceintures de sécurité ou d'éteindre nos phares en voiture, ils nous permettent de rentrer chez nous en identifiant notre voix. Le pouvoir de l'information remplace alors celui qui était attaché à la production et à la consommation. L'objet change, ainsi que son mode d'acquisition ; le postulat du besoin né avec la révolution industrielle semble s'effacer devant la société de la communication et de l'affect.

Dans *Les aventures d'Augie March* de Saul Bellow, un personnage a le don de se mettre fréquemment en colère. Pour la manifester il a pris l'habitude de briser des objets. Aussi son entourage prend la précaution, pour ménager le mobilier, de réserver à son courroux de vieux plateaux de métal rangés dans un tiroir. On peut imaginer que dans de nouveaux intérieurs, peuplés de Minitel, de micro-ordinateurs, d'imprimantes, de magnétoscopes, objets coûteux au demeurant, il subsistera encore et en grand nombre de tels tiroirs. Pour les objets usuels de la colère en quelque sorte. Mais si ces derniers objets venaient à disparaître, qu'en serait-il de la colère et des coléreux ?

Bernard Pianta



1) Note manuscrite d'Orwell en 1946, citée par A. Zwardling in « Orwell and the left ». New Haven. Yale University Press. 1974.

2) Voir aussi dans le même esprit « Blade Runner ».

3) Cf. Jean François Lyotard, *Le différend*, Ed. Minuit, 1984.

4) Campagne publicitaire Jourdan. Cf. Les Nouvelles Littéraires, semaine du 15 au 22 mars 1984.

5) Walter Benjamin, « L'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique » in *L'homme, le langage, la culture*. Denoel/Gonthier, 1971.